

LE CONCOURS DE SABRE

CONTE TURC

Au moment où l'on ne parle que de ces fanatiques musulmans, cherchant à anéantir tout ce qui porte le nom de chrétien, nous pensons intéresser nos lecteurs en leur donnant le conte qui va suivre.

Ce n'est qu'un conte ; mais que la réalité est donc mille fois plus terrible que cette fiction !...

Et dans le siècle prochain, nos petits-neveux ne pourront jamais comprendre l'ignoble lâcheté des gouvernements prétendus chrétiens de l'Europe, et maudiront dans une même formule le Tudesque effronté, le perfide Anglais, le peureux Français, l'Autrichien poltron, le Russe imprégné de Judaïsme !

En ce temps-là, le sultan se trouva bien dépourvu, car son meilleur bourreau était mort ; c'est un emploi qui ne peut rester vacant dans un Etat convenablement administré, et qui ne saurait non plus se donner à la faveur. Il faut avoir fait pour cela des études.

Le sultan Mustapha commanda qu'on fit rechercher bien exactement par la ville des candidats à cette dignité, ordonnant de publier qu'un concours serait ouvert le lendemain et que le lauréat serait incontinent déclaré bourreau et comme tel investi des privilèges attachés à la charge, parmi lesquels le plus précieux est de ne se séparer jamais de Sa Hauteesse et de suivre sa personne en tous lieux.

Mais à la fin du rescrit, et dans le but d'écarter le trop grand nombre de concurrents, il était dit que ceux dont l'habileté ne serait pas reconnue seraient essorillés pour leur apprendre à entendre, avec le nez coupé pour qu'ils eussent à l'avenir une moins bonne opinion d'eux-mêmes.

De sorte qu'il ne se présenta que trois individus pour tenter l'épreuve et que le sultan, voyant cela, entra dans une colère épouvantable, d'autant que l'un avait négligé d'amener des prisonniers pour l'essai et qu'il était trop tard pour en faire venir des prisons de Stamboul. Il décida donc que l'on se contenterait de trois courtisans pris au hasard, regrettant qu'on ne pût désigner de préférence quelques-uns des ambassadeurs des roumis qui assistaient à la cérémonie tout raidis dans leurs beaux habits dorés.

Les eunuques poussèrent par les épaules un effendi blême cueilli dans la foule et, pesant des poings sur ses épaules, ils l'agenouillèrent au haut du grand escalier de marbre dont les mille marches descendent jusqu'aux flots lents du Bosphore.

Les trois bourreaux s'avancèrent.

Le premier était un petit homme noir et musclé, à l'air fiévreux. Il tenait une lame énorme, si lourde et si massive que le dos en ressemblait au bras rond d'une femme. Le sultan fit un signe et le bourreau fit son geste.

La tête, comme un boulet de canon, décrit une parabole lointaine, vissant l'air d'une hélice de pourpre ; elle rebondit tout au bas des degrés avec un bruit cliqueté des dents sur les dalles et, d'un saut, troua la mer bleue.

Malgré le respect, des applaudissements éclatèrent et le sultan sourit, passant sa belle main sur sa barbe soyeuse.

Et, soudain, des cris dans la foule, une ruée de terreur, la fuite : les eunuques cherchent un second sujet. A coups de courbache, ils l'amènent, le placent.

Et le second bourreau se présenta.

C'était un grand garçon à tête longue et à dents jaunes ; de longues moustaches blondes séparaient son nez mince, et il était vêtu d'un pantalon court comme les gjaours quand ils font courir leur cerceau d'acier. Une lame brillait à sa main, longue et large, nette et simple. Le sultan leva le doigt, et le bourreau s'inclina.

Le coup tombe : la tête se détache, salue, va rouler. Mais un relevé savant de la pointe la réclame, la jette en l'air : un moment vers le ciel de lumière elle monte, astre rouge dans le rayonnement des artères coupées, puis s'arrête, reçue par l'acier du sabre que l'inflexible main dresse et agite au-dessus de la foule. La tête regarde effarée, vivante presque.

Malgré le respect, des applaudissements éclatèrent. Le sultan dit au troisième avec bonté : —Après cela, tu ferais mieux de ne pas risquer la chance.

Mais le troisième candidat sourit. C'était un homme aux lèvres roses, aux bandeaux minces de barbe grisonnante sur les joues. Un geste fréquent assujettissait sur son nez ventru de légères lunettes, et sa longue redingote était pleine de mystère et de sévérité. Il dit :

—Avec la permission de Sa Hauteesse.

Et, dans la foule, un moment oublieuse, les bras des eunuques fauchèrent, ramenèrent un être éperdu, aux yeux désorbités.

Le sultan jeta un signe, et le bourreau fit un pas.

Il tenait en main une lame bleue, si légère et si fine qu'elle semblait couper l'air : un moment, flamboyante,

il l'agita, enveloppant la tête d'éclairs ; on entendait le sifflement du fil aigu et sonore. Puis il reposa la pointe sur le sol et parut attendre.

—Eh bien ? dit le sultan.

—Eh quoi ! gémit le patient, veux-tu ajouter à mon supplice celui de l'attente et de l'angoisse ?

—Frappe donc ! cria le commandeur des croyants irrité.

Mais le bourreau, souriant, tira de sa poche une tabatière en vermeil ; il ouvrit la boîte, l'approcha des narines de la victime, ordonnant doucement :

—Respirez, mon ami ; c'est du tabac d'Espagne.

Au moment où l'autre, ayant humé la prise, éternuait, la tête tomba, roulant en bondissant sur le marbre des marches avec des soubresauts et des spasmes.

Le troisième bourreau salua en regardant le sultan. Le coup avait été si habile et si sûr que le supplicié lui-même ne s'était pas aperçu de sa décollation.

Malgré le respect, des applaudissements éclatèrent.

FRANÇOIS DE NION.

TYPES DE L'ARMÉE TURQUE

A la suite de la déclaration de guerre de la Turquie à la Grèce, nous croyons utile de donner la composition de l'armée Turque.

Le service militaire est obligatoire en Turquie, depuis les lois de 1886 et 1888.

L'armée se divise : en armée active ou *nizam* ; trois ans dans l'infanterie, quatre ans dans les autres armes ; la réserve, *chtiad*, deux ou trois ans de service ; la territoriale, *rédiif*, avec une durée de service de huit ans ; la réserve territoriale (*moustahfiz*), six ans.

Sur le papier—car en Turquie, il y a une énorme différence entre ce qui est et ce qui devrait être,—les troupes actives comptent environ 1,200 officiers, 170,000 hommes, avec 30,000 chevaux et 1,100 canons. La marine compte 40,000 hommes environ, 15 cuirassés, 25 torpilleurs, 15 croiseurs. La durée du service dans la marine est de cinq ans dans la marine active, trois ans dans la réserve, quatre ans dans le *rédiif*.

L'armée compte des musulmans de toutes races : Kurdes, Albanais, etc., et des Bachi-bouzouks engagés volontaires avec prime. En temps de guerre, toutes les troupes peuvent former un total de plus de 400,000 hommes.

Notre gravure donne des types de différents corps de ces troupes.

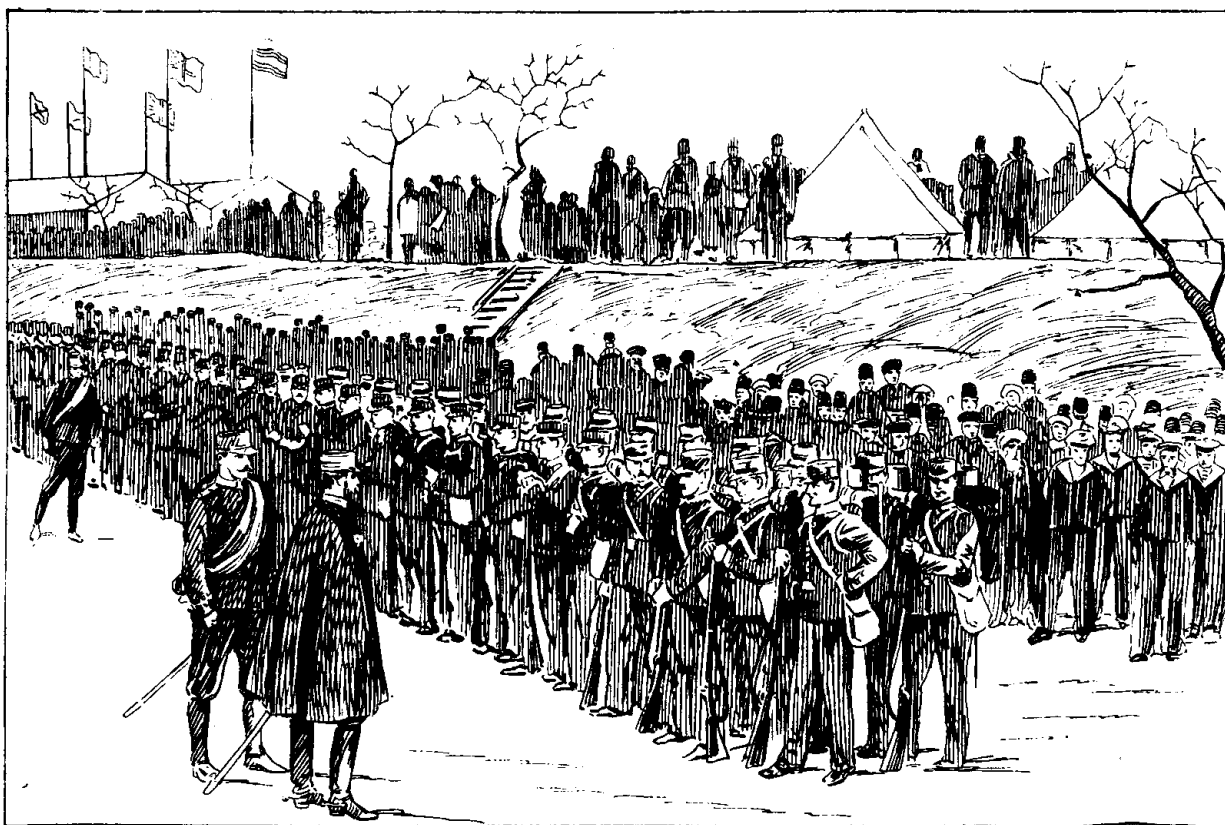
Si cette armée était bien conduite et bien disciplinée, son fanatisme aveugle en ferait une des plus solides de l'Europe ; et l'on doit blâmer de toutes ses forces le gouvernement Prussien d'avoir fourni à ces farouches tueurs de chrétiens, des officiers capables de les discipliner.—F. P.

LA VOCATION

A chacun Dieu a marqué une place, a tracé une mission, en rapport avec les aptitudes qu'il lui a départies. Cette mission, il y a une manière sociale de l'accomplir. La meilleure manière de servir l'humanité, c'est de servir à quelque chose ; la meilleure manière pour chacun de servir à quelque chose, c'est de faire ici-bas ce pourquoi il se reconnaît fait... Le devoir, nous n'avons pas à le choisir, mais à le connaître... Le choix de son devoir est bien, en matière de charité et d'action sociale, une des prétentions les plus communes et les plus désastreuses pour la charité utile et pour la réelle action.

L'abbé PIERRE VIGNOT.

LA GUERRE GRECO-TURQUE



ARRIVÉE A SUDA (CRÈTE) D'UN DEMI BATAILLON DU 8^e RÉGIMENT FRANÇAIS